Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: - (2004)
Heft: 60

Artikel: "La probabilité d'une épidémie n'est pas négligeable"
Autor: Mühlemann, Kathrin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-550619

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« La probabilité d'une épidémie n'est pas négligeable »

Annette Boutellier

Une fois encore, la grippe aviaire semble endiguée. Mais le risque d'une transmission à l'homme augmente, affirme Kathrin Mühlemann, infectiologue et épidémiologiste à l'Hôpital universitaire de Berne.

La grippe aviaire qui a coûté cet hiver la vie à plusieurs dizaines de personnes semble maîtrisée. Le danger est-il passé ?

Kathrin Mühlemann : La probabilité qu'éclate une pandémie dans les cinq à dix ans qui viennent n'est pas négligeable. La fréquence de l'épidémie chez les poulets a en effet augmenté ces dernières années. Ce qui accroît aussi la probabilité que ce virus se mélange à des virus humains et devienne transmissible d'homme à homme.

A quoi cette augmentation est-elle due ?

Les oiseaux aquatiques sauvages qui effectuent de longues migrations constituent le réservoir de la grippe aviaire. Ils ne tombent pas malades, mais survolent les fermes avicoles et répandent le virus via leurs déjections. Albert Osterhaus, spécialiste de la grippe aviaire à l'Université Erasmus de Rotterdam, a pu démontrer que la probabilité d'une épidémie augmente avec la densité des fermes avicoles et lorsque les poulets sont en relation avec les hommes. Or en Asie, l'homme vit dans une grande promiscuité avec les animaux. C'est la raison pour laquelle toutes les pandémies de grippe sont venues de cette région.

Mais n'est-on pas mieux préparé aujourd'hui qu'en 1918, lorsque la grippe espagnole tuait des millions de personnes ?

Nous sommes certainement mieux armés. Grâce aux médicaments qui inhibent la multiplication des virus de la grippe dans le corps et à la possibilité de se faire vacciner. Nous sommes par ailleurs en meilleure santé que ne l'étaient les gens au début du XXe siècle et nombre de pays disposent de plans de pandémie. Les pays en développement, en revanche, souffriront beaucoup. Même le SRAS a conduit à une épidémie, alors qu'il s'agit d'un virus beaucoup moins contagieux que celui de la grippe.

Pourquoi le SRAS est-il moins contagieux ?

Cette affection ne se transmet que par un contact direct ou par des gouttes de sécrétion de plus de 5 micromètres, qui peuvent flotter dans l'air sur un ou deux mètres. Pour se faire contaminer, il faut donc s'approcher de moins d'un mètre ou deux d'un patient. L'autre mode de transmission par l'air, comme dans le cas de la tuberculose, c'est l'aérosol, de minuscules gouttelettes de moins de 5 micromètres, qui peuvent flotter dans l'air sur de grandes distances. Pour le SRAS, le mode de transmission joue un petit voire aucun rôle. On n'a jamais pu définitivement prouver que l'influenza pouvait se transmettre de cette façon. Mais on sait que les mesures d'isolement qui ont si bien fonctionné avec le SRAS ne pourraient pas empêcher aussi efficacement une transmission de la grippe. C'est une différence capitale.

La grippe aviaire se propagerait trop vite pour que nous puissions réagir ?

La Suisse dispose de suffisamment de médicaments antiviraux pour traiter tout le monde. Avec la technologie actuelle de vaccination, nous arriverions toutefois trop tard, la production du vaccin prenant plusieurs mois. Il faudrait par ailleurs augmenter massivement cette production. Mais on travaille aujourd'hui à la mise au point d'un vaccin avec des virus connus de grippe aviaire, vaccin qui pourrait au moins offrir une protection partielle.

Le vaccin actuel contre la grippe n'offre-t-il pas une protection partielle ?

Non, absolument pas. Les virus sont trop différents.

Quelle leçon tirez-vous, personnellement, de ce qui s'est passé ?

Pour moi, c'est très impressionnant de voir comment, ces dernières années, nous avons de plus en plus été confrontés avec de nouvelles maladies infectieuses. Grâce à des collaborations internationales et des avancées technologiques, une épidémie peut être aujourd'hui beaucoup plus vite détectée et contrôlée. Les anciens mécanismes de contrôle, comme l'établissement de barrières, l'isolation des personnes, le respect de l'hygiène, ont toujours une immense importance. La cas du SRAS nous l'a une fois de plus démontré. **eb** ■